

www.e-rara.ch

Aventures les plus curieuses des voyageurs

Hombron, Jacques Bernard

Paris, 1847

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 32504

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-72783>

Mort du Capitaine Cook.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

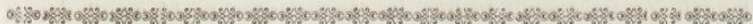
Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]


Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

relles, en en faisant, non des hommes religieux, mais des hommes timorés et des hypocrites.

« Les gouvernements civilisés ne peuvent-ils donc se mettre en dehors des fausses doctrines; et, se rendant dignes de leur haute mission, s'entendre en chrétiens pour convertir tous les hommes à l'Évangile et à la civilisation..... »



MORT DU CAPITAINE COOK.

 Le départ du capitaine Cook pour son troisième voyage eut lieu en juillet 1776. Cet officier avait deux frégates sous ses ordres, la *Résolution* et la *Découverte* : il était chargé de parcourir la côte ouest de l'Amérique septentrionale, après avoir relâché à Taïti et aux îles de la Société. Le 12 août 1777, les Anglais virent leurs bons amis les Taïtiens; ils en furent reçus avec la plus parfaite cordialité. Le 17 janvier 1779, le capitaine Cook fit mouiller ses deux vaisseaux dans la baie de Ke-Arakekoua, située au côté occidental de l'île Hawaï, l'une des îles Sandwich¹. C'était là que ce célèbre navigateur devait trouver la mort. Cependant les dispositions des naturels avaient d'abord présagé de tous autres événements; ils s'étaient montrés doux, complaisants et pacifiques; seulement ils avaient sur la fin témoigné quelque inquiétude du séjour des Européens chez eux. Cette inquiétude augmenta lorsque les vaisseaux, ayant tenté de reprendre le large, furent obligés de rentrer dans la baie, après que l'un d'eux eut beaucoup souffert d'un coup de vent. On était alors au 11 février. Nous allons donner quelques détails sur les choses qui se passèrent alors entre les sauvages et les Anglais, et qui amenèrent par degrés la fatale catastrophe du 14. Nous ferons parler pour cela M. King, l'un des officiers des deux bâtiments.

Quand les vaisseaux furent à l'ancre, dit cet officier, nous nous

¹ Le 24 décembre 1778, Cook découvrit Christmas (Noël), une des Sandwich; mais La Pérouse a démontré que Gaëtan, capitaine espagnol, découvrit l'archipel Hawaï en 1542.

aperçûmes avec étonnement que les insulaires n'étaient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions plus de cris de joie ; il n'y avait ni bruit ni foule autour de nous ; la baie se trouvait déserte et tranquille ; nous apercevions seulement çà et là une embarcation qui filait le long de la côte. Nous pouvions supposer sans doute que la curiosité qui avait produit tant de mouvement, lors de notre première relâche, n'existait plus ; mais l'hospitalité aimable avec laquelle on nous avait traités, les témoignages de bienveillance et d'amitié que nous avons reçus à notre départ, nous donnaient lieu d'espérer que les habitants du pays seraient charmés de nous revoir, et qu'ils reviendraient en hâte aux vaisseaux.

Nous formions diverses conjectures sur cette révolution, lorsque nos inquiétudes furent enfin dissipées par le retour du canot que nous avions envoyé à terre : nous apprimes que Tarai-Opou (le roi de l'île) était absent, et qu'il avait mis le tabou sur la baie. Le tabou est une espèce d'interdit religieux après lequel les naturels ne peuvent, sans crime, fréquenter le lieu qui en a été frappé.

Cette explication parut satisfaisante à la plupart d'entre nous ; mais quelques personnes pensèrent que la conduite des insulaires devait nous inspirer de la défiance ; qu'en leur interdisant tout commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du roi, les chefs avaient voulu gagner du temps et délibérer entre eux sur la manière dont il convenait de nous traiter. Nous n'avons jamais pu savoir si ces soupçons étaient fondés, ou si l'explication donnée par les naturels était vraie. Il n'est pas hors de vraisemblance que notre brusque retour, auquel ils ne voyaient point de cause apparente, et dont nous eûmes ensuite beaucoup de peine à leur faire comprendre la nécessité, leur causa quelque alarme ; mais la confiance de Tarai-Opou, qui, au moment de son arrivée vraie ou fausse, c'est-à-dire le lendemain matin, se rendit auprès du capitaine Cook ; le rétablissement des échanges et des bons procédés entre les naturels et nous, qui fut la suite de cette démarche, indiquent en apparence que les insulaires ne nous regardaient pas comme des ennemis dont il leur était important de se défaire. Quoi qu'il en soit, tout se passa paisiblement jusqu'au 15 dans l'après-dînée.

L'officier qui commandait le détachement chargé de remplir les futailles de la Découverte vint me dire dans la soirée que plusieurs chefs étaient rassemblés au puits, près de la grève, et qu'ils chassaient

ceux des insulaires que nous avions payés pour aider les matelots à rouler les tonneaux sur le rivage. Il ajouta qu'il croyait leur conduite très suspecte, et qu'il s'attendait à être inquiété par les gens du pays. Je lui donnai, ainsi qu'il le désirait, un soldat de marine, auquel je permis seulement de prendre sa baïonnette et son épée. L'officier ne tarda pas à revenir : il m'apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres, et qu'ils devenaient très séditieux. Je me rendis sur les lieux, suivi d'un autre soldat de marine armé de son fusil. Dès que les habitants de l'île me virent approcher, ils abandonnèrent leurs pierres; et lorsque j'eus parlé à quelques-uns des chefs, la populace s'éloigna, l'émeute cessa, et ceux des naturels qui voulurent nous aider à faire de l'eau ne rencontrèrent plus d'obstacles de la part de leurs compatriotes. Après avoir rétabli la tranquillité, j'allai trouver le capitaine Cook, qui arrivait sur la pinasse : je lui racontai ce qui venait de se passer; il m'ordonna de tirer à balle sur les coupables, s'ils nous jetaient des pierres ou se conduisaient avec insolence. J'enjoignis donc au caporal de faire charger à balle, au lieu de petit plomb, les fusils des sentinelles.

Peu de temps après notre retour aux tentes, un feu continu de mousqueterie, que nous entendîmes à bord de la Découverte, nous alarma; nous remarquâmes qu'on tirait sur une pirogue qui ramait en hâte vers la côte, et qui était poursuivie par un de nos petits canots. Nous en conclûmes sur-le-champ qu'un vol avait occasionné cet esclandre, et le capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter, si nous le pouvions, les sauvages, qui essayaient de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'ils débarqueraient, mais nous arrivâmes trop tard; les naturels avaient quitté leurs embarcations, et s'étaient sauvés dans l'intérieur du pays.

Nous ne savions pas que les choses volées avaient déjà été rendues; d'après le grand nombre de coups de fusil que nous avons entendus, nous jugions qu'elles pouvaient être importantes, et nous ne voulions pas renoncer à l'espoir de les recouvrer. Nous demandâmes à quelques insulaires le chemin qu'avait pris l'équipage de la pirogue, et nous suivîmes ses traces jusqu'à l'entrée de la nuit. Nous voyant alors à environ trois milles de nos tentes, et soupçonnant que les naturels qui nous excitaient à continuer notre poursuite nous trompaient par de fausses informations, nous crûmes qu'il était

prudent de ne pas aller plus loin, et nous retournâmes à la grève.

Il était arrivé, durant notre absence, une querelle plus sérieuse et plus désagréable : l'officier détaché sur le petit canot, retournant à bord avec les choses qu'on avait volées au capitaine Clerke, commandant de la Découverte, s'aperçut que nous poursuivions les coupables, le capitaine Cook et moi ; il pensa qu'il était de son devoir de saisir la pirogue échouée sur le rivage. Par malheur elle appartenait à Paria, un des chefs qui nous montraient le plus de bonne volonté. Paria arriva au même instant sur la frégate, et réclama sa propriété, avec des protestations sans nombre de son innocence : l'officier refusa de la lui rendre. Ce sauvage retourna à terre, trouva l'équipage de la pinasse qui attendait le commandant ; il résulta de cette rencontre une dispute très vive, durant laquelle Paria fut renversé d'un violent coup d'aviron qu'on lui donna sur la tête. Les insulaires qui se rassemblaient, mais qui avaient été jusqu'alors spectateurs paisibles, firent aussitôt pleuvoir une grêle de pierres sur nos marins, qu'ils contraignirent à se retirer avec précipitation, et à gagner en nageant un rocher situé à quelque distance de la côte : ils s'emparèrent de la pinasse, la pillèrent, et ils l'auraient détruite sans l'intervention de Paria, qui, revenu à lui, parut avoir la générosité d'oublier la violence qu'on venait d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foule, il fit signe à nos matelots qu'ils pouvaient revenir et reprendre la pinasse ; qu'il s'efforcerait de rapporter les choses que ses compatriotes y avaient volées. Nos gens se rendirent en effet à son invitation, et ils reprirent l'embarcation. Paria ne tarda pas à les suivre, et à rapporter un chapeau et quelques autres bagatelles ; il parut affligé de ce qui s'était passé, et il demanda d'un air inquiet si *O Rono*¹ (Cook) le tuerait, ou lui défendrait de venir aux vaisseaux le lendemain ? On l'assura qu'il y serait bien reçu : alors, pour donner une preuve de réconciliation et d'amitié, il toucha de son nez celui des officiers, suivant l'usage des polynésiens, et il regagna le village de Kaava-Roa.

Quand le capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin.

Mais, comme il était trop tard pour entreprendre quelque chose le

¹ Ce qui veut dire : c'est *Rono* ! personnage d'un hymne sacré qui avait prophétisé qu'il reviendrait sur une île flottante.

même soir, il se contenta de donner l'ordre de chasser du vaisseau les hommes et les femmes qui s'y trouvaient. Je retournai à terre lorsque ces ordres furent exécutés : les événements de la journée ayant beaucoup diminué notre confiance dans les naturels, je mis donc une double garde au morai, endroit où étaient nos tentes, et j'enjoignis à mon détachement de m'appeler s'il apercevait des indigènes se cachant aux environs de la grève. Sur les onze heures, on découvrit cinq insulaires qui se traînaient sans bruit autour du morai ; ils semblaient s'approcher avec une extrême circonspection, et ils se retirèrent quand ils se virent surpris. A minuit, l'un d'eux ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil ; l'explosion effraya ses camarades, qui prirent la fuite, et nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

Le lendemain, à la pointe du jour, je me rendais sur la *Résolution*, pour examiner le baromètre, lorsque je fus hélé sur ma route de la *Découverte*, et j'appris que, durant la nuit, les insulaires avaient volé la chaloupe de cette frégate, en coupant la bouée à laquelle elle se trouvait amarrée.

Au moment où j'arrivai à bord, les soldats de marine s'armaient, et le capitaine Cook chargeait son fusil à deux coups, tandis que je lui racontais ce qui nous était arrivé pendant la nuit. Il m'interrompit d'un air animé ; il me dit qu'on avait volé la chaloupe de la *Découverte*, et il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il était dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des îles de cette mer, d'amener à bord le roi, ou plusieurs des principaux chefs, et de les retenir en otages jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avait pris. Il songeait à employer cet expédient, qui lui avait toujours réussi ; il venait de donner l'ordre d'arrêter toutes les pirogues qui essaieraient de sortir de la baie, et il avait le projet de les détruire si des moyens plus paisibles ne suffisaient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de la *Résolution* et de la *Découverte* bien équipées, bien armées, et avant que je reprisse le chemin de la côte, on avait tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchaient de s'éloigner.

Nous quittâmes le vaisseau, le commandant et moi, entre sept et huit heures ; Cook montait la pinasse, et il avait avec lui neuf soldats de marine et M. Philips, leur lieutenant ; je m'embarquai sur

le petit canot. Les derniers ordres que je reçus furent de calmer l'esprit des naturels, en les assurant qu'on ne leur ferait point de mal, de ne pas diviser ma petite troupe, et de me tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite : Cook marcha vers le village de Kaava-Roa, résidence du roi, et moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin en arrivant à terre fut d'enjoindre aux soldats de marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balle, et de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes des prêtres du pays, qui nous protégeaient spécialement, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité, qui leur causaient une vive alarme. Je vis qu'ils avaient déjà oui parler du vol de la chaloupe de la Découverte, et je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation, et à punir les coupables ; mais que la communauté des prêtres et les habitants du village du côté de la baie où nous étions ne devaient pas avoir la plus légère crainte. Je les priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer, et de l'exhorter à demeurer tranquille. L'un des prêtres me demanda, avec beaucoup d'inquiétude, si on ferait du mal à Taraï-Opou : je l'assurai que non, et il parut, ainsi que ses confrères, enchanté de ma promesse.

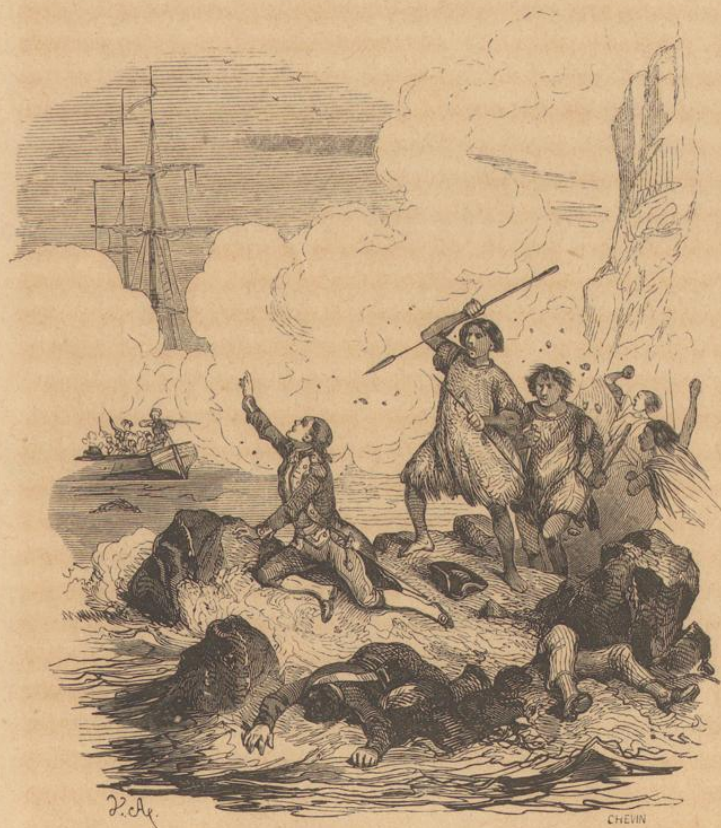
Le capitaine Cook appela, sur ces entrefaites, la chaloupe de la Résolution, qui était en station à la pointe septentrionale de la baie ; l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers Kaava-Roa, et il débarqua avec son détachement. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui prodiguer ; les habitants se prosternèrent devant lui, et ils lui offrirent des petits cochons, suivant leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnait en aucune manière ses desseins, il demanda où étaient Taraï-Opou et ses deux fils ; ces derniers avaient longtemps mangé à notre table sur la Résolution. Les deux jeunes princes ne tardèrent pas à arriver avec les insulaires qu'on avait envoyés après eux, et sur-le-champ ils conduisirent le capitaine Cook à la maison où leur père était couché. Ils trouvèrent le vieux roi à moitié endormi, ; Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposait point du tout complice, l'invita à passer la journée à bord de la Résolution. Le roi accepta la proposition sans balancer, et se leva à l'instant même, afin d'accompagner le commandant.

Nos affaires prenaient cette heureuse tournure ; les deux fils du roi étaient déjà dans la pinasse, et le reste de la petite troupe se trouvait au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanona, la mère des deux princes et l'une des épouses favorites de Tarai-Opou : elle s'approcha du roi, et employa les larmes et les prières les plus ardentes pour l'empêcher d'aller aux navires. En même temps, deux chefs, qui étaient arrivés avec elle, retinrent le roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devait pas aller plus loin, et ils le contraignirent à s'asseoir. Les insulaires, qui se rassemblaient le long du rivage où ils formaient des groupes sans nombre, et qui vraisemblablement étaient effrayés du bruit du canon et des préparatifs d'hostilité qu'ils apercevaient dans la baie, commencèrent à se précipiter en foule autour du capitaine Cook et du roi. Le lieutenant des soldats de marine, voyant ses gens très pressés par la multitude et hors d'état de se servir de leurs armes, s'il fallait y avoir recours, proposa à Cook de les mettre en bataille le long des rochers, près du bord de la mer : la populace leur ayant ouvert le chemin sans difficulté, ils se postèrent à environ trente verges de l'endroit où Tarai-Opou était assis.

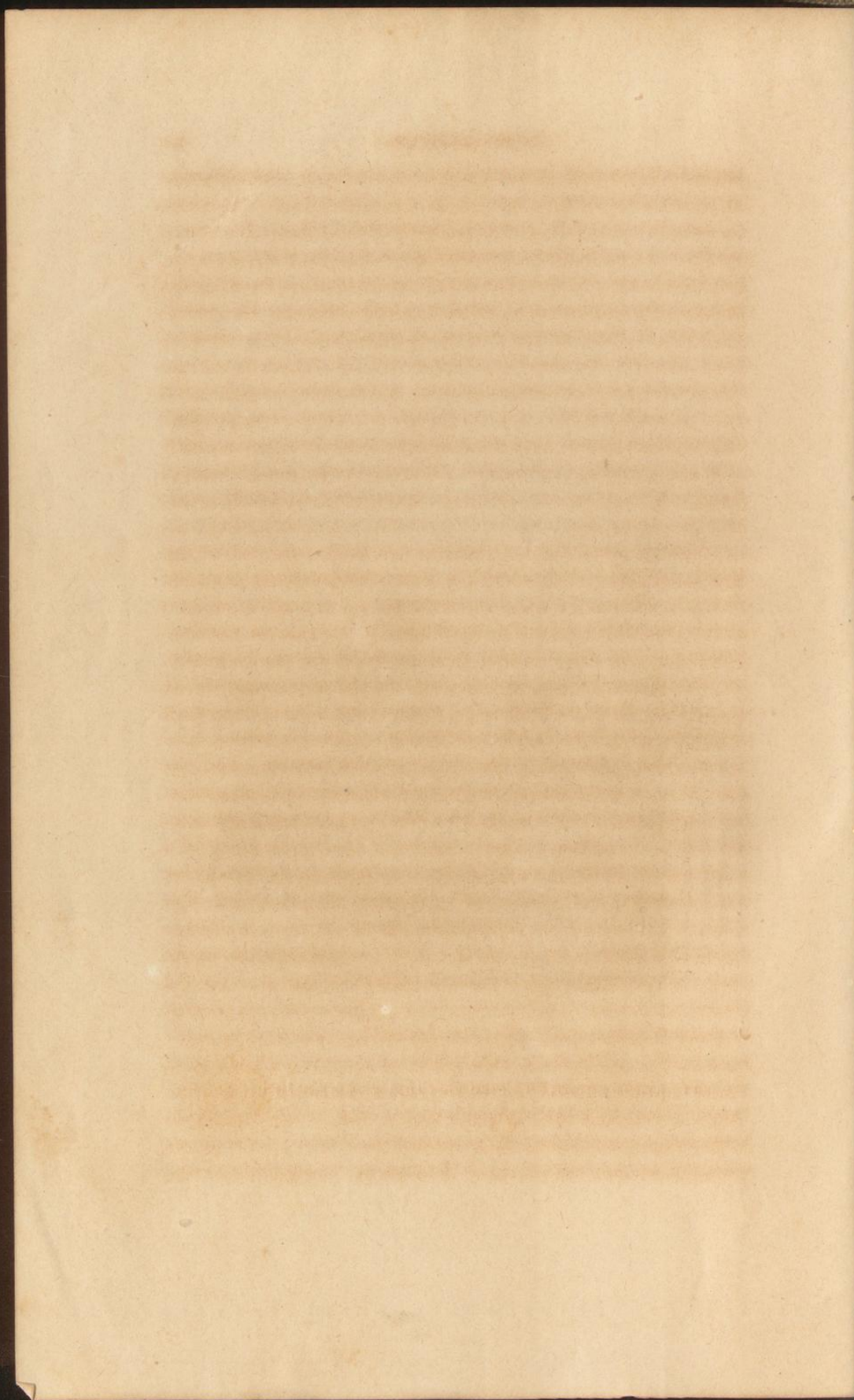
Durant tout ce temps, le vieux roi restait assis par terre, la frayeur et l'abattement étaient peints sur son visage. Cook, ne voulant pas renoncer à son projet, continuait à le presser vivement de s'embarquer ; et lorsque le prince sembla disposé à le suivre, les chefs qui l'entouraient l'en détournèrent d'abord par des prières et des supplications ; ils eurent ensuite recours à la force et à la violence, et ils insistèrent pour qu'il demeurât où il était. Cook, voyant que l'alarme était devenue trop générale, et qu'il n'était pas possible d'emmener le roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution. Il paraît cependant que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots, placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayaient de s'échapper, tuèrent par malheur un chef du premier rang. La nouvelle de sa mort arriva au village où se trouvait le capitaine Cook au moment où il venait de quitter le roi, et où il marchait tranquillement vers le rivage. La rumeur et la fermentation qu'elle excita furent très sensibles : les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfants ; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, et s'armèrent de piques et de

pierres. L'un d'eux, qui tenait une fronde et une lance, s'approcha de notre commandant, et se mit à le défier, en brandissant son arme et menaçant de lui jeter sa pierre. Cook lui conseilla de cesser ses menaces ; mais l'insolence de son ennemi augmentant, il en fut si irrité qu'il lui tira un coup chargé à petit plomb. L'insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer ; aussi, lorsqu'il vit qu'il n'était point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des chefs essaya de poignarder M. Philips ; mais il reçut un coup de crosse : Cook tira alors son second coup de fusil à balle, et tua celui des naturels qui était le plus avancé. Immédiatement après cette mort, les gens du pays formèrent une attaque générale avec leurs frondes ; les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupaient les canots leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, c'est que les insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté ; ils se précipitèrent sur notre détachement, en poussant des cris et des hurlements terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger : on vit alors une scène d'horreur et de confusion.

Quatre des soldats de marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiraient, et immolés à la fureur de l'ennemi ; trois autres furent blessés d'une manière dangereuse : le lieutenant, blessé aussi entre les deux épaules, d'un coup de lance, avait par bonheur réservé son feu, et tua l'homme qui venait de le blesser, lorsque celui-ci se disposait à lui porter un second coup. Notre malheureux commandant se trouvait au bord de la mer ; la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte, il criait aux canots de cesser le feu et d'approcher du rivage afin de s'embarquer. S'il est vrai que les soldats de marine et les équipages des canots tirèrent sans son ordre, qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont pensé, il est probable qu'il fut la victime de son humanité ! On observa, en effet, que tant qu'il regarda les naturels en face, aucun d'eux ne se permit de violences contre lui ; mais que s'étant tourné pour donner des ordres aux canots, il reçut un coup de *pahoa* dans le dos, et tomba le visage dans la mer. Les insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent renverser, ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage, et s'arrachant le poignard les uns aux autres,



Cook s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il reçut un coup de pahoia dans le dos...



ils s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à le frapper lors même qu'il ne respirait plus.

Ceux des soldats de la marine qui n'avaient pas été tués par les sauvages se jetèrent dans l'eau, ainsi que M. Philips, leur lieutenant ; et, couverts par un feu très vif qui partait des canots ; ils échappèrent à la mort. Cet officier montra en cette occasion un courage intrépide, et du dévouement pour sa petite troupe : au moment où il atteignit une de nos embarcations, il vit un soldat qui était mauvais nageur, se débattant dans les flots, et sur le point d'être pris par l'ennemi ; quoiqu'il fût très blessé, il se précipita aussitôt au milieu des vagues pour voler à son secours ; et après avoir reçu à la tête un coup de pierre qui manqua de le plonger au fond de la mer, il saisit le soldat par les cheveux, et le ramena sain et sauf.

Cherchant à faciliter l'évasion de leurs malheureux camarades, si quelques-uns étaient encore en vie, les marins qui se trouvaient dans les canots, placés à environ vingt verges de la grève, tirèrent sans cesse pendant le combat. Leurs efforts, secondés par quelques coups de canons qui partirent de la *Résolution*, ayant enfin obligé les naturels à se retirer, une de nos petites embarcations se dirigea vers la côte : cinq de nos *midshipmen*, qu'elle portait, virent les corps de nos soldats de marine étendus sans aucun signe de vie ; mais comme ils étaient trop peu nombreux pour les enlever sans danger, et leurs munitions étant presque épuisées, ils revinrent au vaisseau, en laissant nos morts entre les mains des insulaires.

Quand la consternation, que cette nouvelle désastreuse jeta parmi les équipages, eut un peu diminué, on s'occupa du détachement porté au morai, où je me trouvais avec les mâts et les voiles, et une garde composée seulement de dix soldats de marine. Il m'est impossible de décrire tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Placés à moins d'un mille du village de *Kaava-Roa*, nous aperçûmes distinctement une foule immense rassemblée à l'endroit où le capitaine Cook venait de débarquer ; nous entendîmes le feu de la mousqueterie, et nous apercevions un mouvement et un fracas extraordinaires parmi la multitude. Nous remarquâmes ensuite que les naturels s'enfuyaient, que les canots s'éloignaient du rivage, et qu'ils passaient et repassaient entre les

bâtiments. Mon cœur eut des pressentiments sinistres. Un homme dont la vie m'était si précieuse et si chère se trouvait au milieu de la mêlée, et un spectacle si nouveau et si effrayant m'alarma. Je savais d'ailleurs que les succès constants des entreprises de Cook contre les Océaniens lui avaient donné une extrême confiance ; j'avais toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheureuse, où cette sécurité l'empêcherait de prendre les précautions nécessaires : je fus alors frappé des dangers qui pouvaient en être la suite, et l'expérience qui avait fait naître ces réflexions était loin de me tranquilliser !

Du moment où j'entendis les coups de fusil, mon premier soin fut d'assurer les insulaires rassemblés en foule autour du mur de l'édifice consacré, dont nous étions en possession, qu'on ne leur ferait point de mal, et que je voulais vivre en paix avec eux, quoi qu'il arrivât. Ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient entendu ne leur causaient pas moins d'appréhension qu'à nous. Nous demeurâmes dans cette position jusqu'au retour des canots aux navires. Le capitaine Clerke découvrant alors, à l'aide de sa lunette, que nous étions environnés par les naturels, et craignant qu'ils ne songeassent à nous attaquer, ordonna de leur tirer deux pierriers de quatre ; heureusement ces coups de canon, quoique bien ajustés, ne tuèrent ou ne blessèrent personne, mais ils donnèrent aux habitants de l'île une preuve démonstrative de nos forces. L'un des boulets brisa par le milieu un cocotier, sous lequel quelques-uns d'entre eux se trouvaient assis, et l'autre enleva des fragments d'un rocher qui était sur la même ligne. Comme je venais de leur dire d'une manière très positive qu'ils n'avaient rien à craindre, cet acte d'hostilité m'affligea beaucoup, et afin d'en prévenir un nouveau, j'envoyai tout de suite un canot au capitaine Clerke : je l'avertis que j'étais en bonne intelligence avec les naturels, et que si je me voyais contraint de changer de conduite à leur égard, j'arborerais un pavillon de beaupré pour lui demander des secours.

Nous attendîmes avec une extrême impatience le retour du canot, et après que nous eûmes passé un quart-d'heure dans l'inquiétude la plus affreuse, M. Bligh vint nous dire que nos craintes n'étaient que trop bien fondées ; il avait ordre d'abattre les tentes le plus promptement possible, et d'envoyer à bord la voilure qu'on réparait dans l'île. Notre ami Kairikia, un de ceux des insulaires qui nous

avaient montré le plus d'amitié, arriva au même instant : il venait d'apprendre la mort du capitaine Cook, et la douleur et la consternation étaient peintes sur son visage.

Notre position devenait extrêmement critique : nous n'étions pas seulement en danger de perdre la vie ; nous courions risque de perdre le fruit de notre expédition, ou au moins un de nos vaisseaux : l'un des mâts de la *Résolution* et la plus grande partie de nos voiles se trouvaient à terre, sans autre garde que dix soldats de marine. Ces pertes eussent été irréparables ; et quoique les insulaires n'eussent encore fait aucune disposition pour nous inquiéter, on ne pouvait répondre du changement que produirait la scène passée à *Kaava-Roa*. De peur que la crainte de notre ressentiment ou l'heureux exemple de leurs compatriotes ne les déterminât à profiter de l'occasion favorable qui s'offrait alors de tomber sur nous une seconde fois, je crus devoir cacher la mort du capitaine Cook ; et je priai *Kairikia* de détruire cette nouvelle autant qu'il dépendrait de lui. Je l'exhortai ensuite à amener le vieux *Kaou* et le reste des prêtres dans une grande maison qui était voisine du *morai* ; je cherchais ainsi à pourvoir à leur sûreté si j'étais contraint d'employer la force, et à placer près de nous un homme qui pût faire usage de son autorité sur le peuple s'il y avait quelque moyen de maintenir la paix.

Après avoir placé les soldats de marine au sommet du *morai*, qui formait un poste fort et avantageux, et laissé le commandement de ma petite troupe à *M. Bligh*, à qui j'enjoignis expressément de se tenir sur la défensive, je me rendis à bord de la *Découverte*, afin d'exposer au capitaine *Clerke* la situation dangereuse de nos affaires. Dès que j'eus quitté mon poste, les naturels attaquèrent mon détachement à coups de pierres, et je fus à peine arrivé à bord, que j'entendis le feu des soldats de marine. Je retournai tout de suite à terre, où les choses prirent de moment en moment une tournure plus fâcheuse. Les naturels s'armaient ; ils se revêtaient de leurs nattes de combat, et leur nombre s'accroissait rapidement. J'aperçus aussi de grands corps qui marchaient vers nous, sur les bords du rocher qui sépare le village de *Ke-Ara-Kekoua*, du côté septentrional de la baie, où la bourgade de *Kaava-Roa* est située.

Ils commencèrent d'abord à nous attaquer avec des pierres qui partaient de derrière les murs de leurs enclos, et comme nous

n'usâmes point de représailles, ils ne tardèrent pas à devenir plus audacieux. Quelques-uns de leurs guerriers les plus déterminés, s'étant glissés le long de la grève, couverts par des rochers, se montrèrent tout à coup au pied du morai, et, selon ce qu'il me semble, dans le dessein de l'assiéger du côté qui est en face de la mer, la seule partie accessible. Ils ne furent délogés qu'après avoir soutenu un grand nombre de coups de fusil, et vu tomber un de leurs camarades.

La bravoure d'un de ces guerriers mérite d'être citée. Étant revenu sur ses pas au milieu du feu de tout notre détachement, pour emporter son compatriote, il reçut une blessure qui l'obligea d'abandonner le corps : il reparut peu de minutes après ; et blessé de nouveau, il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au morai dans ce moment, et je le vis revenir pour la troisième fois, tout couvert de sang et tombant en défaillance. Instruit de ce qui venait de se passer, je défendis aux soldats de tirer davantage, et on le laissa emporter le corps de son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules qu'il tomba lui-même, et rendit le dernier soupir.

Un renfort des deux vaisseaux débarquait en ce moment, et les insulaires se réfugiaient derrière leurs murailles. Pouvant alors communiquer avec les prêtres, je détachai l'un d'eux auprès des naturels du pays ; je lui recommandai de ménager un accommodement, et de les assurer que s'ils ne jetaient plus de pierres, je ne permettrai pas à mes gens de tirer. Les naturels ayant consenti à cette trêve, on nous laissa enlever tranquillement le mât de la *Résolution*, les voiles et nos instruments astronomiques. Ils s'emparèrent du morai dès que nous l'eûmes quitté, et ils nous jetèrent quelques pierres qui ne nous firent aucun mal.

Il était onze heures et demie lorsque j'arrivai à bord de la *Découverte* ; on n'y avait encore rien décidé sur nos opérations ultérieures. Les deux équipages convinrent d'une voix unanime qu'on redemanderait la chaloupe et le corps de Cook : j'opinaï pour qu'on prit une résolution vigoureuse si les insulaires ne souscrivaient pas sur-le-champ à notre demande. Quoiqu'on puisse supposer que mon attachement pour un ami cher et révérent me dicta cet avis, d'autres raisons très graves, et dont j'étais vivement frappé, me l'inspirèrent : les insulaires ayant tué notre commandant, et nous ayant obligé à nous rembarquer, ce succès devait leur inspirer de la confiance ; il

me parut clair que le petit avantage remporté sur nous la veille les exciterait à d'autres entreprises plus dangereuses encore ; je le crus d'autant plus, que ce qu'ils avaient vu jusqu'alors ne pouvait leur donner une grande crainte de nos armes à feu : en effet, ce qui surprit tout le monde, nos canons et nos fusils ne produisirent aucun signe de frayeur parmi eux. De notre côté, les vaisseaux se trouvaient en si mauvais état, la discipline était si relâchée, que si les insulaires nous eussent attaqués la nuit suivante, il eût été bien difficile de prévenir de nouveaux malheurs.

La plupart des officiers eurent les mêmes craintes que moi, et rien ne me sembla plus propre à encourager les insulaires à nous livrer un assaut général, que de montrer de la disposition à un accommodement, dans lequel ils ne verraient que de la faiblesse ou de la peur.

On dit avec raison, en faveur d'un parti plus modéré, que le mal était fait et irréparable, que les témoignages d'attachement et de bienveillance que nous avons reçus des insulaires avant la malheureuse catastrophe, méritaient beaucoup d'égards ; que l'accident affreux dont nous gémissions n'avait pas été la suite d'un dessein prémédité ; que Taraï-Opou n'avait pas su le vol, qu'il s'était prêté de bon cœur à accompagner le capitaine Cook, qu'il avait envoyé ses deux fils dans notre canot où ils se trouvaient déjà lorsque le combat s'engagea sur la grève, et qu'on ne pouvait le soupçonner en aucune manière ; qu'il était aisé d'expliquer la conduite de ses femmes et de ses frères, par les préparatifs d'hostilité qui se faisaient dans la baie, et la frayeur que leur inspirèrent les soldats armés avec lesquels le capitaine Cook avait débarqué ; que ces dispositions étaient si contraires à l'amitié et à la confiance établies jusqu'alors entre les insulaires et nous, que si les naturels avaient pris les armes, c'était évidemment pour défendre leur roi, dont ils supposaient, non sans raison, que nous voulions nous assurer de force, et qu'il était naturel d'attendre cette démarche d'un peuple rempli d'affection et d'attachement pour ses chefs.

A ces motifs d'humanité, on en ajouta d'autres que dictait la prudence : on observa que nous manquions d'eau et de nourriture fraîche ; qu'il faudrait six ou huit jours de travail pour établir notre mât d'artimon ; que le printemps approchait, et que nous devions nous occuper uniquement de notre campagne au nord ; que si nous nous livrions à des projets de vengeance contre les insulaires, on

pourrait nous accuser d'une cruauté inutile, et que leur exécution produirait un délai inévitable dans l'équipement des navires.

Le capitaine Clerke appuyait ce dernier avis. Quoique bien convaincu que des actes brusques et fermes de vengeance rempliraient mieux nos vues d'humanité et de sagesse, je ne fus pas fâché de voir désapprouver les mesures que je recommandais ; car le mépris insolent des naturels du pays, et l'opposition qu'ils formèrent ensuite aux travaux que nous fûmes obligés de faire sur la côte, nous contraignirent à la fin de recourir à la violence.

Tandis que nous délibérions sur le parti qu'il fallait prendre, une multitude innombrable d'insulaires défendait la côte. Quelques-uns d'entre eux arrivèrent en pirogues ; ils eurent la hardiesse de venir, à la portée du pistolet, nous défier et nous donner diverses marques de mépris. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir les matelots, qui, en ces occasions, voulaient se servir de leurs armes ; mais comme nous avions adopté des mesures pacifiques, on permit aux naturels de s'en retourner tranquillement.

Pour exécuter notre plan, on décida que je marcherais vers la côte avec les embarcations des deux bâtiments, bien armées et bien équipées ; que je tâcherais, s'il était possible, d'obtenir un pour-parler, et d'entrer en conférence avec quelques-uns des chefs.

On me chargea, si cette première tentative avait du succès, de réclamer les corps de nos camarades, et celui de M. Cook en particulier ; de menacer de notre vengeance les habitants de l'île en cas de refus ; mais de ne pas tirer, à moins qu'on ne m'attaquât ; et, quoi qu'il pût arriver, de ne point descendre sur la côte. On me donna ces ordres devant tout le détachement, et de la manière la plus positive.

Je quittai les vaisseaux à quatre heures du soir ; et à l'approche du rivage, tout m'annonça que nous y serions reçus en ennemis. La foule était en mouvement ; les femmes et les enfants se retiraient ; les hommes mettaient leurs nattes de combat, et ils s'armaient de longues piques et de dagues. J'observai aussi que, depuis le matin, on avait construit des parapets de pierre le long de la grève où le capitaine Cook avait débarqué ; il me sembla que les insulaires s'attendaient à une attaque dans cette partie. Dès que nous fûmes à leur portée, ils nous jetèrent des pierres avec des frondes, mais ils ne nous firent aucun mal : je jugeai que je m'efforcerais en vain de leur proposer une négociation si je ne commen-

çais par quelque chose qui pût rétablir la confiance, et j'ordonnai à mes embarcations armées de s'arrêter : je pris le petit canot, et je m'avançai seul, un pavillon blanc à la main. J'eus la satisfaction de voir que les naturels me comprenaient, car ils me répondirent par un cri de joie universel. Les femmes revinrent sur-le-champ de la croupe de la colline, où elles s'étaient réfugiées; les hommes déposèrent leurs nattes de combat, ils s'assirent tous au bord de la mer, me tendirent les bras, et m'invitèrent à descendre.

Quoique cette conduite indiquât des dispositions très amicales, il me resta malgré moi des doutes sur la sincérité des insulaires. Mais quand je vis Koah se jeter au milieu des flots un pavillon blanc à la main, et nager vers mon canot avec une hardiesse et une tranquillité qu'il est difficile de concevoir, je crus devoir répondre à cette marque de confiance, et je le reçus sur mon bord, quoiqu'il fût armé. Ses armes n'étaient pas propres à diminuer nos soupçons, et j'avoue que j'avais depuis longtemps une opinion défavorable de lui. Les prêtres nous avaient toujours avertis qu'il était méchant, qu'il ne nous aimait pas; et des actes multipliés de dissimulation et de perfidie de sa part nous avaient convaincus de la justesse de cet avis. L'odieuse attaque du matin, dans laquelle il avait joué le principal rôle, m'inspira de l'horreur, et je fus affligé de me trouver près de lui. Il vint à moi en versant des larmes feintes, et il m'embrassa; mais je me défiais tellement de ses intentions, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son paoha et de l'écarter. Je lui dis que nous demandions le corps du capitaine Cook, et que nous déclarions la guerre à l'île entière si on ne le rendait pas à l'instant. Il m'assura qu'on me le rendrait le plus tôt possible, qu'il irait lui-même le chercher; m'ayant ensuite demandé un morceau de fer, avec autant d'assurance que s'il n'était rien arrivé d'extraordinaire, il se jeta à la mer, et il gagna la côte à la nage, en criant à ses compatriotes que nous étions encore amis.

Nous attendîmes son retour près d'une heure, dans une grande perplexité. Durant cet intervalle, mes autres embarcations s'étaient assez approchées du rivage pour entrer en conversation avec des naturels postés à quelque distance de nous. On fit entendre clairement à ma petite troupe que le corps de M. Cook avait été dépecé et emporté dans l'intérieur du pays; mais je ne sus ces détails que lorsque je fus de retour sur la Découverte.

Je commençai à manifester l'impatience que me causait la lenteur de Koah . les chefs me pressèrent vivement alors de descendre à terre ; ils m'assurèrent qu'on me rendrait le corps, si je voulais aller moi-même trouver Tarai-Opou. Voyant que j'avais pris la résolution de ne point débarquer, ils parurent désirer de converser avec nous plus à l'aise, et ils essayèrent d'attirer mon canot parmi des rochers, où ils auraient pu couper ma retraite. Il n'était pas difficile de pénétrer cet artifice ; et je songeais à rompre ma négociation, quand je vis arriver un chef, ami particulier du capitaine Clerke, et des officiers de la Découverte. Il nous dit qu'il venait nous avertir, de la part de Tarai-Opou, que le corps de notre commandant avait été porté dans l'intérieur de l'île, mais qu'on le rapporterait le lendemain matin. Son maintien et ses propos annonçaient beaucoup de sincérité : je lui demandai s'il mentait, et il accrocha l'un à l'autre ses deux avant-doigts, geste qui, parmi ces insulaires, est un signe de vérité sur lequel ils sont très scrupuleux.

Ne sachant quel parti prendre, je chargeai M. Vancouver d'aller instruire le capitaine Clerke de ce qui venait de se passer ; de lui dire que je ne croyais pas les insulaires disposés à tenir leur parole ; que, loin d'éprouver de l'affliction sur ce qui était arrivé, leurs derniers succès leur donnaient au contraire beaucoup de courage et de confiance, qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps, afin de découvrir un moyen de nous mettre en leur pouvoir. M. Vancouver me rapporta un ordre de retourner à bord, après avoir fait comprendre aux naturels que nous détruirions la bourgade si on ne nous rendait pas le lendemain le corps de Cook.

Lorsque les naturels s'aperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquèrent par les gestes les plus insultants et les plus dédaigneux. Quelques-uns de nos gens dirent qu'ils avaient vu plusieurs des insulaires se promener en triomphe, avec les habits de nos malheureux camarades ; qu'ils avaient distingué, entre autres, un chef qui brandissait l'épée de Cook, et une femme qui en tenait le fourreau. Il paraît clair que notre modération leur donnait mauvaise idée de notre valeur, car ils ne pouvaient avoir qu'une notion bien confuse des principes d'humanité qui nous dirigeaient.

Quand j'eus rendu compte au capitaine Clerke des dispositions et des projets que je supposais aux habitants de l'île, on prit les mesures de défense les plus efficaces en cas qu'ils vissent nous attaquer

pendant la nuit. On hissa sur les chaînes des basses vergues les embarcations des deux navires ; on augmenta le nombre des sentinelles sur la *Résolution* et la *Découverte*, et nous nous environnâmes de bateaux de garde, afin qu'on ne pût couper nos câbles. Nous aperçûmes, durant la nuit, un nombre prodigieux de lumières sur les collines, et quelques personnes des équipages imaginèrent que, pour se soustraire à nos menaces, les naturels transportaient leurs richesses dans l'intérieur du pays ; mais je pense plutôt qu'ils faisaient des sacrifices à l'occasion de la guerre dans laquelle ils se croyaient engagés, et qu'ils brûlèrent alors les corps de nos infortunés camarades. Nous vîmes dans la suite des feux de la même espèce, quand nous longeâmes *Morotei* ; et plusieurs des habitants de cette île, qui se trouvaient à bord, nous dirent qu'on les avait allumés à cause de la guerre qu'ils venaient de déclarer à une île voisine.

La nuit ne fut troublée que par des cris et des lamentations qui venaient de la côte : *Koah* arriva à la hanche de la *Résolution*, le 15, dès le grand matin. Il apportait des étoffes et un petit cochon qu'il demanda la permission de m'offrir. J'ai déjà observé que les insulaires me croyaient fils du capitaine *Cook* ; et, comme il leur avait toujours laissé cette opinion, ils pensaient vraisemblablement que, depuis sa mort, j'étais le chef des vaisseaux. Je me rendis sur le tillac ; je parlai à *Koah* du corps de notre commandant : n'ayant reçu de lui que des réponses ambiguës, je refusai ses présents, et je l'aurais renvoyé en lui montrant de la colère, si le capitaine *Clerke* n'avait jugé plus convenable de garder, en prévision des événements, l'apparence de l'amitié, et de le traiter avec les égards ordinaires.

Ce perfide insulaire vint le soir auprès de nous, à diverses reprises ; il apportait des bagatelles dont il voulait nous faire présent ; ayant chaque fois remarqué qu'il examinait avec attention les diverses parties du navire, j'eus soin de lui montrer que nous étions en état de nous défendre.

Il pressa vivement le capitaine *Clerke* et moi d'aller à terre ; il accusa les autres chefs de retenir les corps de nos camarades, et il assura qu'une entrevue avec *Taraï-Opou* réglerait tout à notre satisfaction ; mais, d'après les soupçons que nous laissait sa conduite, il n'était pas prudent de l'écouter : en effet, nous fûmes instruits, par la suite, d'un fait qui dévoila la fausseté de ses prétextes. On nous dit qu'immédiatement après l'action où le capitaine *Cook* fut tué, le roi

s'était retiré dans une caverne placée au milieu de la partie escarpée de la montagne qui s'élève au-dessus de la baie, et à laquelle on ne peut arriver qu'avec des cordes, et qu'il y resta plusieurs jours.

Lorsque Koah descendit à terre, à son retour des vaisseaux, nous nous aperçûmes que ses compatriotes, qui s'étaient rassemblés sur la grève, dès la pointe du jour, en troupes nombreuses, se précipitaient autour de lui avec empressement : nous jugeâmes qu'ils voulaient savoir ce qu'il avait appris et ce qu'il convenait de faire. Il est vraisemblable qu'ils comptaient sur l'exécution de nos menaces, et ils paraissaient bien déterminés à se défendre. Toute la matinée nous entendîmes des conques en différentes parties de la côte ; nous vîmes de nombreux détachements qui traversaient les collines : en un mot, nous avions une perspective si alarmante, que nous mîmes à la mer des ancrs de touage, afin de pouvoir conduire les vaisseaux par le travers de la bourgade, si l'on nous attaquait ; nous plaçâmes en outre des canots à la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, pour qu'on ne nous surprit pas de ce côté.

Le lendemain, sur les huit heures du soir, on entendit une pirogue qui ramait vers la Résolution ; du moment où on l'aperçut, les deux sentinelles qui étaient sur le pont lui tirèrent des coups de fusil. Les deux hommes que portait cette embarcation se mirent tout de suite à crier Tinni (c'est ainsi qu'ils prononçaient mon nom) ; ils dirent qu'ils étaient nos amis, et qu'ils voulaient me donner quelque chose qui avait appartenu au capitaine Cook. Lorsqu'ils arrivèrent à bord, ils se jetèrent à nos pieds, et parurent très effrayés. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se trouvaient blessés, quoique les balles de nos sentinelles eussent percé leur pirogue. Nous reconnûmes l'un des prêtres qui accompagnaient toujours le capitaine Cook : après avoir versé un torrent de larmes sur la mort de notre commandant, il nous dit qu'il apportait une partie de son corps. Il nous présenta ensuite un petit paquet couvert d'étoffe, qu'il tenait sous son bras ; il m'est impossible de décrire l'horreur dont nous fûmes saisis à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres. Il nous apprit que c'était tout ce qui en restait, que les autres parties avaient été dépecées et brûlées ; mais que Taraï-Opou et les chefs avaient en leur possession la tête et les os, excepté ceux de la poitrine, de l'estomac et du ventre, que Kaou, chef des prêtres, avait reçus pour les employer à des cérémonies religieuses, avec la portion qui était

devant nous, et qu'il nous l'envoyait afin de nous prouver son innocence et son attachement.

Nos deux amis nous quittèrent sur les onze heures ; ils nous prièrent de les faire accompagner par un de nos bateaux de garde, jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé notre conserve ; ils craignaient que l'on ne tirât de nouveau sur eux, ce qui pourrait donner l'alarme à leurs compatriotes, et les exposer au danger d'être découverts. Nous fîmes ce qu'ils désiraient, et nous eûmes le plaisir de les voir arriver sur la côte, sains et saufs, et sans être aperçus.

Ce ne fut que quelques jours plus tard, et après une exécution dans laquelle nous brûlâmes plusieurs des habitations des insulaires, que nous obtînmes enfin les restes du corps de notre infortuné commandant. Le 20 février, entre dix et onze heures, une multitude d'Indiens descendit la colline qui domine la grève. Ils formaient une espèce de procession, et portaient une ou deux cannes à sucre sur leurs épaules ; ils avaient dans leurs mains du fruit à pain, du taro et des bananes ; ils étaient précédés par deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'assirent au pied du pavillon blanc, et se mirent à frapper sur leurs instruments. Leurs compatriotes, qui les suivaient à la file, s'avancèrent l'un après l'autre ; et, après avoir déposé les présents qu'ils apportaient, ils se retirèrent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à apercevoir *Eappo*, revêtu d'un long manteau de plumes : il tenait quelque chose avec beaucoup de soin. S'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

Le capitaine Clerke pensa qu'*Eappo* nous apportait les restes de Cook, et sa conjecture se trouva bien fondée : il prit la pinasse, alla lui-même les recevoir, et m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes au rivage, *Eappo* entra dans la pinasse, et il remit les restes de M. Cook, enveloppés dans une quantité considérable d'une très belle étoffe neuve, et couverts d'un manteau semé de plumes noires et blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord de la *Résolution* ; il est vraisemblable qu'il ne voulut pas, par décence, assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien entières ; nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparait le pouce de l'index de l'une de ses mains ; nous y trouvâmes de plus la tête dépouillée de la chair (la chevelure avait été coupée, et elle était séparée du crâne et jointe aux oreilles) ; les os

de la face manquaient ; nous y trouvâmes ceux des deux bras, auxquels pendait la peau des avant-bras : les os des jambes et des cuisses étaient sans pieds, etc.

Eappo et le fils du roi vinrent à bord le 21 au matin : ils apportèrent le reste des ossements du capitaine Cook, les deux canons de son fusil, ses souliers, et quelques autres choses. Eappo s'efforça de nous prouver que Tarai-Opou et lui-même désiraient très sincèrement la paix ; qu'ils nous avaient donné la preuve la plus décisive de leurs intentions pacifiques. Il montra le plus grand chagrin sur la mort de six chefs que nous avons tués, quelques-uns avaient été nos meilleurs amis, à ce qu'il nous assura. Il nous protesta que la chaloupe de la Découverte avait été emmenée par les gens de Paria, vraisemblablement afin de se venger du coup qu'il avait reçu, et qu'elle avait été mise en pièces le lendemain. Il ajouta que les bras des soldats de marine, dont nous voulions aussi exiger la restitution, avaient été emportés par le bas peuple, et qu'il était impossible de les retrouver ; qu'on n'avait conservé que les ossements du capitaine Cook, parce qu'ils devaient tomber en partage à Tarai-Opou et aux Ariki.

Il ne nous restait plus qu'à procéder aux funérailles de notre illustre et malheureux commandant. Nous renvoyâmes Eappo, en lui enjoignant de mettre le tabou sur toute la baie ; et les ossements de Cook ayant été déposés l'après-midi dans une bière, on les jeta à la mer avec l'appareil accoutumé.

Nous n'aperçûmes pas une pirogue dans la baie durant la matinée du 22 ; le tabou qu'Eappo y avait mis la veille, à notre instigation, n'avait pas encore été révoqué. Nous l'assurâmes que nous étions complètement satisfaits, et que le souvenir de ce qui s'était passé avait été enseveli dans le cercueil d'Orono. Nous le priâmes ensuite d'ôter le tabou, et de publier que les insulaires pouvaient, selon leur usage, nous apporter des provisions. Les vaisseaux furent bientôt environnés d'embarcations du pays ; la plupart des chefs se rendirent sur notre bord ; ils témoignèrent un vif chagrin sur la mésintelligence survenue entre nous, et une grande joie de ce que nous nous étions réconciliés. Plusieurs de nos amis, qui ne vinrent pas nous voir, nous envoyèrent de gros cochons et des provisions. Le perfide Koah eut encore la hardiesse de revenir, mais nous ne voulûmes pas le recevoir.

Comme nous étions prêts à remettre en mer, le capitaine Clerke, convaincu que si la nouvelle de nos violences à Hawaïi arrivait avant nos vaisseaux aux îles situées sous le vent, il en résulterait des effets fâcheux pour nous, donna ordre de démarrer. Nous renvoyâmes tous les insulaires vers les huit heures du soir, et Eappo et le fidèle Kairikia nous firent de tendres adieux. Nous appareillâmes immédiatement après, et nous sortîmes de la baie. Les naturels bordaient en foule le rivage, et, à mesure que nous passâmes devant eux, ils reçurent nos derniers adieux avec toutes les marques possibles d'affection et de bienveillance.

Ici finit le récit de M. King. Nous allons encore, pour faire connaître le capitaine Cook à nos lecteurs, nous aider du portrait que cet officier en a tracé.

Jacques Cook était né en octobre 1728, près de Whythy, dans le comté d'York : on le mit très jeune en apprentissage chez un marchand d'un village voisin. On n'avait pas consulté ses goûts en cette occasion, et il ne tarda pas à quitter le comptoir auquel il était attaché : il s'engagea lui-même pour neuf ans sur un navire qui faisait le commerce du charbon. Au commencement de la guerre de 1755, il entra au service du roi, à bord de l'Aigle, commandé alors par le capitaine Hammer, et ensuite par sir Hug Palliser, qui découvrit bientôt son mérite, et qui le plaça sur le gaillard d'arrière.

En 1758, il était master du Northumberland, vaisseau du lord Colville, qui commandait alors l'escadre en station sur la côte d'Amérique. Ce fut là qu'il lut Euclide pour la première fois, et qu'il s'adonna à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, sans autres secours que celui de quelques livres et de son intelligence. Tandis qu'il cultivait et perfectionnait son esprit de cette manière, tandis qu'il suppléait aux défauts de la première éducation, il avait part aux scènes les plus actives et les plus laborieuses de la guerre d'Amérique : sir Charles Saunders le chargea, au siège de Québec, de divers services de la première importance ; c'est lui qui pilota les bateaux à l'attaque de Montmorency ; il dirigea l'embarquement qui se fit près des hauteurs d'Ahaham. Le courage et l'adresse avec lesquels il remplit ces différentes commissions lui méritèrent l'amitié de sir Charles Saunders et du lord Colville, qui continuèrent à le protéger jusqu'à la mort, et qui lui donnèrent toujours des marques signalées

de bienveillance et d'affection. A la fin de la guerre, on l'envoya, d'après les sollicitations du lord Colville et de sir Hug Palliser, reconnaître le golfe Saint-Laurent et les côtes de Terre-Neuve : ce travail l'occupa jusqu'en 1767. A cette époque, sir Édouard Hawke le nomma commandant d'une expédition dans les mers du Sud, où l'on voulait observer le passage de Vénus au-dessus du disque du soleil, et découvrir ensuite de nouvelles terres.

Ses services, depuis cette époque, devinrent éclatants et célèbres. Il n'y a peut-être pas de science qui ait autant d'obligations à un seul homme que la géographie en a au capitaine Cook. Dans son premier voyage dans la mer du Sud, il découvrit les îles de la Société¹ ; il a prouvé que la Nouvelle-Zélande forme deux îles ; il a reconnu le détroit qui les sépare, et il en a relevé plus ou moins les côtes ; il a parcouru ensuite la lisière orientale de la Nouvelle-Hollande, inconnue jusqu'à lui, et il a ajouté aux cartes de cette partie du globe une étendue de terrain de vingt-sept degrés de latitude, ou de plus de deux mille milles.

Son second voyage autour du monde a résolu le grand problème du continent austral ; car il a traversé l'hémisphère sud entre le quarantième et le soixante-dixième parallèle ; il a démontré qu'il ne peut y avoir de continent, à moins qu'il ne se trouve près du pôle et dans des parages inaccessibles aux vaisseaux ; il a découvert la Nouvelle-Calédonie, l'île la plus étendue de l'océan Pacifique, après la Nouvelle-Zélande ; il a découvert de plus l'île de la Géorgie ; une côte nouvelle qu'il a appelée la terre de Sandwich, ou la thule de l'hémisphère austral ; après avoir visité deux fois les mers du tropique, il a fixé la position des terres aperçues autrefois par les navigateurs, et il en a trouvé plusieurs qui étaient inconnues.

Mais son troisième voyage est surtout distingué par l'étendue et l'importance de ses découvertes. Indépendamment de plusieurs petites îles qu'il a trouvées dans l'océan Pacifique du sud, il a retrouvé au nord de la ligne équinoxiale le groupe appelé îles Haouai, dont la position et les productions promettent plus d'avantages à la navigation des Européens qu'aucune autre des terres de la mer du Sud. Il a découvert ensuite et relevé la partie

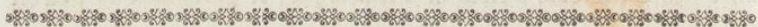
¹ Moins l'île Taïti, découverte par Wallis.

de la côte occidentale d'Amérique qui était inconnue, depuis le quarante-troisième degré de latitude nord, c'est-à-dire sur une étendue de plus de trois mille cinq cents milles. Il signala la proximité des continents d'Asie et d'Amérique; il parcourut le détroit qui les sépare; il releva les terres de chaque côté à une assez grande hauteur pour démontrer « que le grand Océan communique par cet « étroit passage avec la mer Glaciale du nord, et qu'il était probable que l'Atlantique, qui doit être considéré comme étant le « plus vaste canal de débouquement des eaux de la mer Septentrionale, fût en communication par l'intermédiaire de cette immense « Méditerranée, soit par l'est, soit par l'ouest, avec le principal « bassin des eaux océaniques, *le grand Océan*. C'est, en effet, ce qui « est démontré, bien que les efforts des navigateurs n'aient pu encore « leur permettre de traverser la mer Glaciale de l'est à l'ouest, ou « de l'ouest à l'est. »

Le capitaine Cook était d'une constitution robuste, endurci au travail, et capable de supporter les plus grandes fatigues. Son estomac digérait sans peine les aliments les plus grossiers; il se soumettait aux privations de toute espèce avec une indifférence si parfaite, que la tempérance ne paraissait pas être une vertu pour lui. Son esprit avait la trempe vigoureuse de son corps; ses idées annonçaient la force en même temps que la pénétration; son jugement était prompt et sûr en tout ce qui avait rapport au service dont il était chargé; ses plans avaient de la hardiesse et de l'énergie; leur conception et leur exécution indiquaient un génie très original. Un sang-froid admirable dans les dangers accompagnait toujours son courage intrépide et calme; ses mœurs et ses manières offraient de la simplicité et de la franchise; son caractère, disposé à l'emportement et à la colère, aurait peut-être mérité des reproches, si un fond extrême d'humanité, de justice et de bienfaisance n'eût tempéré l'ardeur de ses premiers mouvements de vivacité.


La persévérance continue et infatigable avec laquelle il suivait ses idées et ses plans, formait le trait le plus saillant de son caractère; les dangers ni les fatigues ne pouvaient l'arrêter, et il n'avait pas besoin de ces moments de distractions et de repos nécessaires aux autres hommes. Durant ses longs et ennuyeux voyages, son ardeur et son activité ne se ralentirent jamais un instant: jamais les plaisirs,

qui se présentaient, ne le fixèrent un moment; sa tête était toute à ses projets ¹.



MASSACRE

DU CAPITAINE DE LANGLE ET DE ONZE MARINS, A L'ILE TOU-TOU-ILA.

 Le 6 décembre 1789, La Pérouse eut connaissance de l'île la plus orientale de l'archipel des Navigateurs ² : on fit route pour l'approcher, et le lendemain on reconnut sa pointe méridionale. On n'aperçut de pirogues que lorsqu'on fut dans le canal : un groupe considérable de sauvages, assis en rond sous des cocotiers, paraissaient jouir sans émotion du spectacle que la vue des frégates la Boussole et l'Astrolabe leur procurait. Cette terre, d'environ cent toises d'élévation, est très escarpée et couverte de gros arbres. Les Français firent avec les insulaires quelques échanges de peu de valeur, et reconnurent bientôt qu'ils étaient, comme tous les sauvages, voleurs et de la plus insigne mauvaise foi ³.

On navigua pour doubler une pointe derrière laquelle on espérait rencontrer un abri, mais on n'y trouva pas de mouillage : on se dirigea alors vers le dehors du canal, dans le dessein de prolonger les

¹ C'est le portrait de Dumont-d'Urville. Dans ces derniers temps seulement sa santé avait subi un grave dérangement ; aussi tenait-il peu à la vie.

² Aujourd'hui, îles Hamoa ou Samoa. M. de Rienzi, après avoir consciencieusement comparé les cartes et les relations anciennes et modernes, est resté convaincu que l'archipel de Samoa, retrouvé par Bougainville, est le même que celui que Roggeween découvrit en 1772, et nomma îles Bauman. Le grand géographe Malte-Brun place les îles Bauman, avec les îles Groningen et Tienhoven, dans l'archipel de Roggeween ; or, ces îles n'ayant point été retrouvées, nous persistons, continue M. de Rienzi, dans notre opinion : nous pensons que les îles vues par le navigateur hollandais appartiennent à l'archipel de Samoa. La description des îles Bauman correspond d'une manière frappante avec celle des îles Samoa.

³ M. Lafond, élève de 1^{re} classe à bord de la nouvelle Astrolabe, fut, le 29 septembre 1838, indignement volé : ce guet-apens fut l'occasion d'une petite expédition militaire, et justice fut rendue à la victime.